

suffira d'indiquer que jusqu'alors aucune préparation idéologique marxiste n'avait été faite en son sein et que si la collaboration gouvernementale n'était qu'une tendance de direction dans les autres pays, sans pouvoir toutefois avant le conflit mondial, se manifester dans la réalité politique, en Italie cependant toute la politique du parti socialiste consistait à appuyer — dans des blocs électoraux — les listes électorales de la gauche bourgeoise; la présentation de listes séparées du parti n'était qu'épisodique avant la guerre et c'est seulement depuis 1913 que le parti socialiste prendra une position d'indépendance vis-à-vis des partis de la classe capitaliste. Si au point de vue politique c'est Giolitti qui parvint à endiguer le mouvement ouvrier, au point de vue idéologique les sphères dirigeantes du parti s'orientaient vers une révision de Marx qui était d'autant plus dangereuse qu'elle se faisait sans aborder de front les postulats de la théorie marxiste qu'elles continuaient à revendiquer, mais en fait en s'inspirant de l'édition italienne de la philosophie de Hegel : extraire de chaque situation historique le guide pour l'action des masses ouvrières. Atteindre tel ou tel autre objectif limité, devenait ainsi l'échelon conduisant inévitablement vers la phase supérieure, et cela était d'autant plus possible que le capitalisme ne pouvait qu'obéir aux lois immanentes de la situation dans laquelle se trouvait la société italienne. Bordiga, au sein du parti socialiste un peu avant la guerre, avait commencé une lutte s'inspirant des principes du marxisme au sujet des blocs électoraux; mais ce n'était qu'une simple tendance qui put se revendiquer par la suite des positions marxistes au sujet de la guerre et de la révolution russe; les bases historiques pour la transformation de cette tendance en un puissant mouvement de masses en 1919-20 faisaient défaut et cela explique l'impossibilité où se trouva la fraction abstentionniste de personifier la volonté du prolétariat italien armé, d'en diriger la révolte, de briser l'équivoque et l'organisation du parti socialiste, de diriger enfin la révolution communiste en Italie. Nous n'avons jamais participé à la grossière discrimination de responsabilités individuelles dans la défaite du prolétariat italien. Encore aujourd'hui nous voulons insister sur les raisons historiques qui empêchèrent le prolétariat italien de fonder son parti de classe et nous pouvons aussi les plus acharnés défenseurs du parti communiste fondé en 1921, quand les conditions historiques mûrirent suffisamment pour que la classe ouvrière italienne ne soit plus à la merci du capitalisme, mais prenne conscience de ses

but, se dresse contre lui afin de compléter l'œuvre des communards de 1871 et des bolchéviks de 1917.

\*\*\*

La conception marxiste de la lutte des classes en tant que moteur de l'évolution historique ne se borne pas à opposer les regroupements sociaux formés par des identités d'intérêts économiques mais à opposer deux types de sociétés à la tête desquelles se trouvent la bourgeoisie et le prolétariat, deux types s'opposant profondément non seulement quant au but poursuivi, mais aussi quant à la substance de toute leur activité. Sur ce plan, et en tenant compte des circonstances internationales qui ont appelé, après la guerre, le prolétariat à réaliser sa mission pour l'érection de la dictature en vue de la fondation de la société communiste, nous pourrions comprendre la signification du fascisme. En Italie, la crise de la société capitaliste se vérifie en même temps que l'intervention brutale du prolétariat qui acquerra d'autant plus vite la conscience de ses intérêts et la vision des moyens révolutionnaires à employer, qu'on l'avait écarté auparavant de toute intervention autonome dans la lutte politique. A cause de cela il n'avait pu former l'instrument de sa victoire : le parti de classe; celui-ci manquant la situation révolutionnaire de l'après-guerre ne pouvait finir que par l'exténuation des luttes ouvrières qui s'étaient développées dans le plus complet désordre : à la société capitaliste disloquée par la crise, le prolétariat s'était trouvé dans l'impossibilité d'opposer la société communiste. D'autre part, les éléments mêmes de cette crise du capitalisme n'étant nullement passagers et localisés, mais historiques et mondiaux, le danger était extrêmement aigu pour la bourgeoisie mondiale, car il ne fallait pas permettre à la classe ouvrière italienne d'apprendre rapidement d'après la pédagogie des événements, sur quels fondements bâtir le parti de la révolution. Enfin la tournure des événements internationaux, l'écrasement de la révolution allemande et hongroise firent sentir au capitalisme international que sur le front italien se jouait une grosse partie. L'exemple de la révolution russe aidant, la fraction abstentionniste aurait pu construire le parti de la classe ouvrière avant que les effets des premières victoires capitalistes en Allemagne n'aient produit l'isolement de la révolution russe (se trouvant face à la résorption de la première vague révolutionnaire de l'après-guerre) et l'ait mise devant des difficultés qui devaient porter à sa dégénérescence. En 1920, s'ouvre à Moscou le Congrès de fondation effective de l'Internationale com-

muniste; en même temps les ouvriers et paysans italiens occupent les usines et les fermes. Cette coïncidence n'est nullement accidentelle. Les deux chaînons les plus faibles du capitalisme mondial, celui qui avait craqué en 1917 et avait fécondé l'Internationale de la révolution, se croisait avec celui de l'Italie où les batailles décisives se livraient. De cette expérience grandiose devait surgir le parti communiste italien. Le capitalisme mondial devait briser immédiatement par la violence l'effort qu'allait faire les ouvriers italiens et dont la direction était bien nette : se relier au prolétariat russe pour la victoire de la révolution dans tous les pays. Pour réaliser ses fins la bourgeoisie n'avait d'autre moyen que le déchaînement de la terreur fasciste.

Lors des émeutes révolutionnaires c'est l'extrême gauche bourgeoise et même les cadres dirigeants du parti et de la Confédération du Travail qui assureront la victoire du capitalisme. Quand il s'agira de briser l'effort du prolétariat pour construire son parti de classe, c'est le fascisme qui interviendra pour le compte du capitalisme international qui en Italie posera le premier jalon autour duquel se concentreront les situations réactionnaires qui surgiront après la défaite du prolétariat allemand et chinois. Versailles, pôle de concentration du capitalisme mondiale pour encercler les situations de la crise mortelle du capitalisme dans les tourbillons des nouvelles guerres, vit surgir en face d'elle Moscou pôle de concentration du prolétariat mondial pour le triomphe de la révolution dans tous les pays; Rome représente le retour offensif de Versailles dirigé vers l'écrasement du prolétariat italien et international. Ce sont donc des considérations d'ordre international qui sont à la base du mouvement fasciste en Italie, et nullement des possibilités d'intervention des classes moyennes affrontant une expérience gouvernementale — ce qui s'oppose d'ailleurs non seulement aux principes élémentaires du marxisme mais aussi à toute la réalité de la situation italienne et internationale de l'époque. Ces classes moyennes avaient participé avec enthousiasme aux mouvements de révolte que déclencha le prolétariat; elles envahirent littéralement les rangs du parti socialiste et obtinrent au moins autant de satisfaction de leurs intérêts qu'en avaient obtenu les ouvriers. Certes, il y eut des incidents qui mirent aux prises les ouvriers avec tel ou tel autre mouvement petit-bourgeois, mais de là à conclure qu'une convergence d'intérêts entre ouvriers et petits producteurs ne se soit pas manifestée, il y a le même abîme que celui qui sépare le marxisme du fanfaron à la recherche de la pierre philo-

sophale. Au cours de batailles révolutionnaires les classes moyennes tinrent en Italie la place qu'elles pouvaient occuper : incapables de diriger la révolution, elles s'accrochèrent au prolétariat pour bénéficier de ses luttes, et dans l'intérêt du capitalisme elles pénétrèrent dans les rangs du parti socialiste pour liquéfier toute la vie du prolétariat révolutionnaire. Déçues par la défaite de la révolution elles ne l'étaient pas autant que les ouvriers qui avaient participé en grandes masses aux événements. Leur déception comme d'ailleurs celle des ouvriers fut, comme bien on pense, exploitée par le capitalisme dans les bras duquel elles se jetèrent à nouveau dès que la situation eut provisoirement détourné le prolétariat de la lutte immédiate pour le pouvoir. Le fascisme, mouvement capitaliste par excellence, bénéficiera de la complicité directe et opérante de toutes les forces libérales, démocratiques, démocrates-chrétiennes, socialistes dont le sort est lié à celui de la bourgeoisie elle-même.

Deux mois après l'occupation des usines les premières escouades fascistes déclenchèrent l'attaque contre sept régions paysannes de la vallée du Po qui représente, ainsi que nous l'avons déjà dit, un des centres vitaux de l'économie italienne. Les ravages de l'industrialisation, l'inachèvement même de cette dernière et l'impossibilité de donner un travail continu aux prolétaires agraires détermina dans ces zones une fracture au sein de la masse travailleuse. Les petits propriétaires s'opposaient évidemment aux grandes fermes industrialisées, mais leurs intérêts ne coïncidaient nullement avec ceux des ouvriers agricoles revendiquant des salaires supérieurs, des bureaux de placement, l'assurance d'un travail régulier. Ces petits propriétaires, tout comme d'ailleurs les métayers, ne peuvent poser des revendications *qu'envers l'Etat* et contre les exactions fiscales. D'autre part, les salariés agricoles pendant les périodes où ils ne sont pas occupés aux cultures saisonnières passent sous la dépendance occasionnelle des métayers ou des petits propriétaires avec lesquels une conciliation d'intérêts devient alors utopique. Cette fragmentation du front travailleur avait donné lieu avant la guerre à l'opposition du parti socialiste influençant les ouvriers et du parti républicain contrôlant les petits producteurs. Et des luttes farouches et mêmes sanglantes s'étaient produites. Dans le choix du premier secteur travailleur que le fascisme allait affronter, nous trouvons encore une fois la confirmation de sa nature hautement capitaliste, et nullement petite bourgeoise. Celui-ci est, en effet, poussé là où existent les conditions les meilleurs pour détruire les po-